

Françoise Barbot

Sur ces entrefaites



La fête des mères

Je me lève de bonne heure, pour profiter pleinement de cette sale journée ensoleillée. D'humeur ombrageuse, faussement sereine, je me dirige vers la mini-kitchenette de mon mini-studio. Je choisis avec circonspection le paquet de café dont le goût correspondra le mieux à mon état d'âme. Arabica? Robusta? Café issu du commerce équitable? Équitable! L'équité de la vie on pourrait en parler! Robusta, ça ira... Assise devant ma tasse, face à la fenêtre, je regarde le ciel, l'immeuble d'en face. J'imagine des enfants, levés avant l'heure, impatients de donner le paquet si difficilement dissimulé jusqu'à ce matin; j'imagine des mères fatiguées, réveillées trop tôt, échevelées, qui vont devoir, dans quelques instants, s'extasier sur des pots de yaourt transformés en photophores peints de couleurs criardes, ou se passer autour du cou un collier de perles en bois. Pauvres mères écoutant en baillant, stoïques, les « Du jardin de mon cœur j'ai

cueilli une fleur » alors qu'elles n'avaient qu'une envie, en ce dimanche matin : dormir une heure de plus. Bien sûr, les pères sont absents, ou bien sous la couette, enfouis dans le lâche plaisir de n'être « que père ». Bien sûr, ils n'ont pas prévu de se mettre aux fourneaux. Ils continuent de ronfler, tandis que les mères, sournoisement ébahies, serrent dans leurs bras leurs rejetons. Un rire sarcastique sort mécaniquement de ma poitrine.

Je choisis avec soin une jolie robe vert anis, une robe de maman prête à recevoir un gros bouquet de pivoines rouges. C'est beau les pivoines ! Je mets un collier, discret, le collier en or à maillons plats comme en offre un homme pour la Saint-Valentin ; le collier que je me suis acheté un jour trop gris à Biarritz. Je prends un gilet ? Non, j'ouvre la fenêtre, il fait très beau. Elles ont toutes les chances, aujourd'hui, ces mères.

Il y a le marché en bas de chez moi, j'y flâne. La clientèle habituelle, peut-être un peu plus d'hommes que les autres dimanches, mais c'est pas sûr. Il faudrait que je fasse un comptage pour voir. Le prix des fraises commence à diminuer, dommage que leur goût n'augmente pas ! Je tourne et vire, l'œil perçant et le sourire narquois. La rue des Madriers s'emplit de familles qui traînent le pas en bavardant mollement. Leurs sales gosses roulent à vélo sur les trottoirs, serpentent parmi les passants qu'ils frôlent parfois d'une roue maladroite. Qu'il y en ait un qui me

touche, pour voir ! Je croise un homme élégant, l'air pressé, qui porte maladroitement un bouquet de roses jaunes. Je lui souris des yeux ; on ne sait jamais ! Si... je sais. À la terrasse de la Brasserie Parisienne quelques vieux couples trinquent à leur solitude. Ils ne jouent plus la *commedia della vita*, ils sont tristes et le montrent. Plusieurs dames seules, plus très jeunes, pas très vieilles, s'improvisent « mères libérées », hypocritement ravies de ne plus avoir à mettre la rallonge bancale à la table de la salle à manger, de ne plus avoir à repasser cette infâme nappe de coton. Elles sont bien, là, au soleil, oubliées par des fils ingrats, ignorées par des filles occupées à vivre. Elles tiennent par le pied leur verre de porto préféré, boivent par petites gorgées, seules, amères et grimaçantes.

Je rentre. Je ne mangerai pas. Je vais me coucher. Mon dos me fait mal, j'ai la nausée. Mon ventre palpite de ne jamais avoir été rond.

Ode à Laure

Bonjour. Un mètre cinquante-sept, quarante-huit kilos, des yeux bleus, des cheveux bouclés, un studio de vingt-trois mètres carrés, du travail, des amis. Super ! Sylvie, c'est moi.

Le métro, le bureau, le petit chef, du camping en août, pas de sous pour faire mieux, de toute façon je rampe toute l'année, alors deux semaines de plus ou de moins...

Et puis sous la tente il y a mes vieilles chaussettes, Bobby Lapointe, et Laure.

On s'est connues, je sais plus, je crois que c'est dans un square, sur un banc, un soir de déprime. Elle a dit « Tiens il pleut », j'ai répondu « Je m'en fous », elle a grogné « Moi aussi », on a éclaté de rire. On est allées manger une pizza. Quand le serveur a crié « Deux Reine à la table 12 » on a encore éclaté de rire, et depuis on ne s'est pas arrêtées. Quand elle me dit « T'es belle », je réponds « Toi aussi », « Tu déconnes ? », « Bien sûr ».

Au téléphone quand je lui demande « Ça va ? » et qu'elle me répond « Oui » je rapplique aussitôt. On parle ; on met tout dans notre grande gamelle d'opinions. Poutine, l'Irak, l'OM, la SNCF, l'*Humanité*, Céline Dion, l'opération Pièces jaunes, on fait mijoter un peu et on mixe. Ça fait une soupe rouge avec des bavures vertes. « On jette ou on la fait manger à quelqu'un ? », « On la fait manger ! »

Alors on sort et on attaque tout ce qui est attaquable.

Laure sait écouter le son des maux, elle sait sculpter l'avenir, c'est l'antidote de tout...

... Ou de rien.

Laure, la mousse de la forêt.

Laure, sa folie, mais qui est fou ?

Laure, ses yeux verts, vers... qui ?

Laure, sa tignasse raide, rousse.

Laure, un mètre soixante-sept, cent neuf kilos.

Laure, tout le monde la voit, personne ne la regarde.

Voyage en Élysée

– Ah ben ! T’as r’trouvé le chemin de la maison ? T’en a mis du temps, et à virer ton gros feignant aussi, enfin, le principal c’est qu’ce soit fait.

Le vieux quitte son rang de salades, remonte en claudiquant l’allée du jardin, et, repoussant d’un index terreux sa casquette à carreaux, il embrasse sa fille.

– Papa, commence pas, je viens de faire presque deux cents kilomètres, j’ai pas envie de polémiquer maintenant.

– Polémiquer ! Toujours tes grands mots. Te v’là, toi, garnement. T’as drôlement grandi dis donc, ça pousse, la barbe ?

– J’ai que dix ans, Papy !

Le gamin saute au cou de son grand-père. « Bonjour » et dépose un gros baiser sur la joue collante de sueur.

– Entrez, la mère a fait une tarte à la rhubarbe.

– Chouette, une tarte à la rhubarbe, comme avant.

– Oui petiot, comme avant que cet imbécile claque la porte en disant qu’il remettrait plus les pieds ici.

Tout en s’essuyant les mains à son tablier, Odette vient au-devant d’eux.

– Raymond, tu parles de son père, tout de même.

Les deux femmes s’embrassent chaleureusement, puis Odette pose quelques secondes la main sur la tête de Mattieu et ses lèvres murmurent.

– Allez, asseyez-vous, on va goûter.

Florence prend plaisir à sentir fondre dans sa bouche la délicieuse pâte sablée mêlée à la douce acidité du fruit ; elle ferme les yeux. Son enfance est là, dans la tiède intimité de la cuisine. Odette pose un regard plein de tendresse sur Mattieu, qui dévore son gâteau. Son grand-père remarque les fils noirs qui pendent à ses oreilles.

– Qu’est-ce que c’est qu’ce truc ?

– C’est mon MP3.

– Et alors ?

– Ben, ça sert à écouter de la musique.

– On a la TSF à la maison, quand même, t’avais pas besoin d’ça ! Et où qu’c’est-y que tu le branches ?

Odette intervient :

– Fiche-lui la paix. Alors, garçon, et l’école, t’en es où ?

– Je vais au collège à la rentrée.

– Au collège, déjà !

Puis, se tournant vers sa fille :

– Tu nous le laisses combien de temps ?

– Un mois si c'est possible, s'il s'ennuie je viens le chercher, il ira au centre aéré. J'ai trouvé du travail dans une entreprise de peinture, quatorze salariés, je fais les devis, les salaires, enfin tout.

– T'as réussi à l'mettre dehors, ton fainéant ?

– C'était pas facile, tu sais Papa, c'est le père du petit, il s'en occupait malgré tout.

– Ce gamin, c'est la seule chose de bien qu'il ait faite.

Le vieux se lève, satisfait et bourru :

– Allez, Mattieu, débranche-moi ton engin, on va faire le tour du jardin.

Les femmes regardent les deux hommes qui s'éloignent, Raymond tient son petit-fils par l'épaule. Au jardin, c'est le grand passage en revue : les salades qui montent, les poireaux qu'il faut traiter, les tomates à châtrer, les pommes de terre, elles, c'est une réussite, il y aura au moins quatre cents grammes à chaque pied.

– T'aimes toujours ça, arroser ?

– Oh oui, j'peux le faire ?

Le grand-père lui tend le tuyau, tout en essayant de l'asperger au passage. Mais Mattieu n'a pas oublié leurs jeux, il esquive le jet.

– Ah, tu te rappelles !

– Ça va faire râler Mamy si je rentre mouillé, tu sais bien.

Raymond a pris une fourche, il retourne un petit carré où il sèmera la mâche. Des vers de terre s'enroulent, se tordent. Mattieu regarde.

– Y en a beaucoup dis donc !

– Ah ça, c'est mes travailleurs clandestins ! Ils aèrent la terre mieux que la meilleure des binettes. Alors, tu vas rester ?

– Oui, j'suis content, j'aime pas le centre aéré.

Le lendemain, Florence reprend la nationale 12 vers Paris.

Au fil des jours Mattieu s'installe dans un quotidien plein de nouveautés : soigner les poules, cueillir les légumes avec Odette, aller au Bar des Amis pour le tiercé, faire la causette avec M^{me} Michet, bricoler dans l'atelier avec le grand-père.

Un matin, le nez dans son bol de café au lait, Raymond lui demande :

– Ça te dirait de venir faire un tour en voiture ?

– Tu l'as toujours la voiture bleue avec des gros phares ?

– Bien sûr, pourquoi que j'l'aurais plus ?

– Elle est vieille dis donc.

– Moi aussi j'suis vieux, et j'suis toujours là.

La grand-mère ronchonne :

– Tu vas pas recommencer avec cette bagnole, j'vais finir par appeler le ferrailleur, tu vas voir.

Raymond grommelle dans sa moustache :

– Ben, essaie un peu.